

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 29 (1992)
Heft: 1097

Artikel: En odeur de vulgarité
Autor: Jaggi, Yvette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1022052>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Domaine Public DP

JAA
1002 Lausanne

24 septembre 1992 – n° 1097
Hebdomadaire romand
Vingt-neuvième année

En odeur de vulgarité

La vulgarité est sans doute de tous les temps et de tous les langages. Mais elle connaît aujourd'hui de tels succès et une si large diffusion qu'elle semble devenue une composante de la société contemporaine.

De San Antonio, qui multiplie les provocations faciles, à Edith Cresson, qui a failli substituer le parler cru au parler vrai, en passant par Bernard-Henri Lévy, qui dégrade la philosophie comme d'autres la musique ou les beaux-arts, les exemples de vulgarité ne manquent pas. Rien de nouveau jusque là; sans remonter plus loin dans le passé, rappelons qu'Oscar Wilde faisait dire à l'un de ses personnages, un lord dandy cultivant la distinction assumée: «la mort et la vulgarité sont au XIX^e siècle les deux seuls faits qui défient toute explication». Ajoutons qu'au XX^e, ils défient aussi toute décence: la mort devient spectacle, en grand si possible (films de violence, «montage» de Timisoara, scènes de massacres en vrai ou en faux), et la vulgarité imprègne les événements comme les comptes rendus et les commentaires qu'ils inspirent.

Car la différence contemporaine vient évidemment de l'écho donné à la vulgarité: ses manifestations prennent une ampleur universelle, par la grâce des mass media, et en premier lieu de la télévision, qui n'a pas attendu l'ère des «reality shows» (mises en scène de l'horreur) et des «talk shows» (papotages et ricanements) pour confondre vulgaromètre et audimat, le premier étant censé faire monter le second — ce qui se vérifie souvent paraît-il. Face à une telle rivale, qui non seulement la concurrence mais aussi lui prépare le terrain, la presse écrite ne résiste pas toujours à viser bas, par le contenu (rédactionnel et publicitaire), par l'image (et sa légende), par la mise en page (délibérément épaisse), par les titres mêmes. Récemment, pour annoncer la solution transitoire adoptée par le Conseil national en matière de prévoyance professionnelle des travailleurs étrangers, la une du «grand quotidien suisse» paraissant à Lausanne était bar-

rée sur toute sa largeur par un titre qui avait de quoi scandaliser tout lecteur pas encore acquis aux normes contemporaines: «Cinq ans pour dégager» (24 heures, 3.9.92). D'une totale vulgarité, dans la formulation, dans l'inspiration, comme dans l'intention sournoise d'opérer un racolage raciste qui ne s'avoue pas.

La vulgarité en effet est protéiforme et ne saurait se réduire à l'usage d'un langage mal soigné et fier de l'être, d'un argot poissard au lieu d'un jargon spécialisé, de mots plus proches de l'onomatopée que du terme signifiant, assez brefs et rudimentaires pour trouver place dans les bulles des bandes dessinées.

Quant au fond, la vulgarité se définit en négatif: le contraire de la distinction naturelle, de la beauté d'âme, de la clarté aussi, dans la mesure où elle joue toujours sur l'équivoque: elle est tour à tour provocation ou conformisme, audace ou lourdeur, séduction facile ou répulsion profonde. Ambiguïté suprême: le même terme, prononcé par deux personnes différentes, peut ou non sonner vulgaire; le mot France, sorti de la bouche du général de Gaulle ou de Jean-Marie Le Pen, n'a ni le même sens, ni la même connotation.

La vulgarité, dit le philosophe belge Pierre Kutzner qui vient d'éditer un ouvrage collectif sur le sujet (*La vulgarité*, éditions de l'Université, Bruxelles 1991), est «ce qui est communément rejeté mais qui ne cesse de se répandre et se propager». Pour éviter cette fatale évolution, il ne suffit pas de se montrer totalement intolérant à toute forme de vulgarité, reflet d'une certaine bassesse d'âme et non manifestation d'une vigoureuse santé populaire. Il faut en plus traquer en nous-mêmes toute facilité de pensée ou d'écriture, toute velléité de flagornerie conforme aux idées reçues et aux préjugés du moment, par l'utilisation des mots et des termes tirés du vocabulaire à la mode, souvent plus branché que réfléchi, mais jamais innocent.

YJ